

Auteur : MECANO

Source : <http://www.ebook-fr.com> ou <http://www.ebook-gratuit.org>

Je me suis procuré une petite bouteille ou je verse, à l'insu de mon père, un mélange de ma fabrication. De toute façon, vu ce qu'il s'envoie, il ne remarque pas la ponction. J'emène ce cocktail aux "boums", que mes parents appelaient des "surboums", et que mon fils appellera des "teufs". Mes premières cuites. Anecdote boum Christine.

Je me souviens d'un jour où mes parents se sont accordés une petite soirée en amoureux. C'est le jour, ou, pour la première fois à la télé, ils diffusent des films pendant 24 heures...plus ou moins recommandables à partir d'une certaine heure. Nous avons décidé, avec ma grande sœur, de boire une bombe. On prend tout les alcools du placard, on mélange de tout dans un verre et on boit "cul sec"! C'est ma moyenne sœur qui a nettoyé le vomit dans le lavabo. Elle a cru bon, par vengeance, de nous laisser endormi devant la télé allumée. Mes parents sont arrivés tard dans la nuit et nous on retrouvés comateux, aux milieux des bouteilles, devant un film de cul. Ils ne nous ont rien dit sur le moment. C'est la première fois, le lendemain, que j'ai plus peur d'être chez moi que dans la rue. Collège Henry Barbusse

Aux vu de mes prouesses scolaires et de mon aptitude à la fainéantise, mes parents décident, pour mon bien présent et futur, de me faire entrer dans la vraie vie, celle où l'on travaille et où l'on se salit les mains.

Je rentre en apprentissage dans la mécanique autos, à St Étienne, ville noire de charbons, noire de tristesse, noire de cambouis, noire, noire, noire...beurk ! Je fais la connaissance d'un noir de la Ricamarie, qui mettra un peu de soleil sur les crassiers de ma tristesse, en criant avec sa guitare, les plaintes de Mike Jaeger.

Je suis loin de mes copains, de mes sœurs, de mes parents, de ma dernière copine d'où je suis amoureux fou !

Je commence ma vie « active » dans le garage de mon oncle, à Terrenoire, banlieue de St Etienne, apprenti mécanicien. C'est chez lui aussi que je vais habiter pendant deux longues années. Être mécanicien n'est pas une vocation dans mon cas. C'est une fatalité, un concours de circonstance, un arrangement entre mon père et mon oncle, passé quelques années avant. Mon papa est poseur d'enseigne de son état. Il les fabrique aussi ! Mon oncle n'a pas payé son enseigne, mais en échange, il doit faire de moi un homme. Un vrai. Un mécanicien automobile. A quinze ans, je me retrouve devant le capot ouvert d'une Mini Cooper, avec pour mission de changer le moteur ! A partir de ce jour, j'ai détesté les voitures et les anglais. Le garage est noir, La Cooper est noire.

Pour unique ouverture, à part la porte d'entrée, il y a un « cafurons », une toute petite fenêtre qui donne sur la voie ferrée du train qui mène à Lyon. Mon esprit s'évadera souvent par ce morceau de lumière. Je monte quelque fois sur un escabeau et je regarde par ce trou de souris dirigé vers la vie. Tout me semble plus beau que ce lieu froid et sombre. Au loin, les montagnes de la Haute-loire, avec ses bois immenses, où je rêve pouvoir courir, à l'heure où l'on me demande de travailler.

Mon oncle, c'est le frère de ma mère.

Il a les cheveux noirs.

J'emménage chez mon oncle, dans une maison achetée quelques années plus tôt, sur les hauteurs de Terrenoire. Elle est située aux abords d'une horreur d'architecte : une autoroute en hauteur, un viaduc qui traverse la ville de part en part. L'art et la manière de transformer une ville triste, en ville triste ET moche. Mon oncle a une chienne, Dolly. Elle passe sa vie à l'attache, devant sa niche. Elle est régulièrement passée à tabac par mon oncle, comme ça, sans raison. Il passe ses nerfs sur elle à grands coups de pieds et de tartes dans la gueule. Je me suis senti très vite proche de cette chienne. Promenade vers l'autoroute. Je ne sais pas qui était le plus malheureux des deux. Elle a disparu quelques temps après mon départ de St Etienne. J'aime à penser qu'elle s'est évadée et que de gentils maîtres lui ont donné l'amour qu'elle méritait. Naïf. Je pense qu'elle a succombé aux coups de mon oncle.

Je vais passer aussi deux ans avec ses deux enfants. Sandra a huit ans et Christophe trois ou quatre ans. J'aime bien Sandra. Elle est assez rebelle et critique volontiers son père. Je considère Christophe comme mon petit frère. Il a beaucoup de problèmes physiques et est très fragile de santé. Ses parents lui passent absolument tout et moi je ne lui passe rien. Je le traite comme quelqu'un de normal, ce qu'il a toujours été à mes yeux. Je pense aussi que la jalousie me fait parfois le détester. Je me suis comporté avec eux comme un grand frère. J'ai essayé de leur inculquer en l'espace de deux ans, quelques notions de révoltes, et quelques conneries à faire pour ressembler à un ados convenable, qui entrait dans les critères du baba cool standard que je pensais être.

Nouvelle vie et nouvelle école. Et oui, je dois aller à l'école malgré tout ! Super concept de l'apprentissage qui fait que malgré mon échec scolaire évident, je me retrouve derrière un bureau, avec des profs plus sévères, des élèves encore plus « tarrés » et des leçons à apprendre encore plus chiantes.

J'ai une prof que j'adore. Petavy est son nom. Un patronyme comme celui-là, à tenir devant 30 élèves masculins, que « caca-prout » fait éclater de rire, est déjà une performance en soi.

C'est ma prof d'EFS. Education Familial et Social. Elle est chargée en outre, de nous mètre en garde contre les dangers de l'alcool.

C'est chez elle ensuite, à la fin des cours, que nous nous rendons. Elle tient un bar juste à coté du centre d'apprentissage. Nous mettons en pratique ses cours, en vérifiant par des beuveries, ce qu'elle nous enseigne pendant la journée.

Elle se charge aussi de nous donner des cours d'éducation sexuel. Pour la pratique, je me débrouille sans elle, quand même...

Un autre prof me plaît aussi. Nous l'appelons « déjeune aux blanc ». Il nous enseigne l'art de limer et de souder. Il a eu l'idée formidable et éducative de nous faire fabriquer des cendriers. Il n'est pas rare, lors d'altercations d'élèves pendant sont cours, de voir les marteaux volés. C'est lui qui les lances. Heureusement pour nous, la précision des ses gestes est guidées par son état d'ébriété.

Mon apprentissage est ponctué une semaine par mois, de ces cours plus ou moins sérieux qui on le mérite de me reposer.

L'alcool est très présent dans cette école. Dans cette ville aussi. Mais il ne m'attire pas trop. A part pour faire la bringue. Ma découverte et ma béquille, je l'ai trouvé dans le pétard. Avant même de goûter mon premier joint, je rêvais de cette substance que ma grande sœur utilisait déjà, et qui me semblait la panacée de l'affirmation de soi. Six mois après mon entrée dans la ville noir, je me procure une herbe qui allait faire rigoler ma tristesse. Je fume ma première cigarette ducros dans les toilettes de mon oncles. Moment merveilleux que j'ai voulu reproduire à l'infini. Ce n'est pas de la drogue dont je suis tomber dépendant, c'est du paradis ! Tout à coup, après chacun de mes passages, les toilettes de mon oncle changent d'odeurs. Les chiottes sont devenues le lieu d'aisance de mes neurones.

Une porte en moi c'est ouverte. Dès que j'ai un moment de libre, je me retourne les sens pour ne plus sentir le poids de ma vie. Ma consommation de cannabis c'est rapidement élevé. Au point que je finit en deux semaines la quantité que j'ai prévu pour trois. Je tombe fréquemment en pénurie et tout est bon pour palier à mon manque de prévoyance. J'ai découvert avec bonheur que certains produits du garages ont des vertus inexploités. Je me suis intéressés très vite aux vapeurs enivrantes des produits pétrolier.

L'entrée du garage est situé devant une route : La route de Lyon. De l'autre coté de la route, un mur d'usine. Entre les cinq mètres qui constitue la largeur de l'entrée, j'ai, quatre fois par jour, une apparition de quelques secondes qui me sort de mon travail pendant au moins dix minutes. Elle s'appelle Christelle. Elle porte des minis jupes qui me donne envie d'en savoir plus sur la longueur de ses jambes. Je dois une fière chandelle à mon oncle qui a remarqué le jeux de séduction non dissimulé de cette demoiselle, dont le tour de poitrine et le balancement aléatoire des fesses, entre dans les critères de sélection de mes deux mains . Je dois dire que mon oncle m'a quelques peu poussé à l'aborder. J'ai attendu d'être seul. Pas farouche. Ma technique de drague est au point. Je l'ai testé et usé sur mes copines de Lyon. Sauf que là c'est différent. L'attrance que provoque Christelle est situé au delà des sentiments. En fait, pour la première fois, je n'ai pas de sentiment. Ce n'est pas tant la beauté qui me bloque, c'est les deux obus qu'elle a déposé devant mes yeux quand je l'ai appelé pour faire connaissance. Je crois qu'elle a compris mon émoi. Elle engage la conversation avec une voix qui susurre plus qu'elle ne parle. Christelle a 16 ans, vit avec sa grand mère qui est sourde et un peu grabataire. En fait, j'ai appris par la suite que cette pauvre femme endurait tout les caprices de sa petite-fille, laquelle profitait honteusement de la faiblesse de « mémé » pour ponctionner sa pension de vieillesse afin d'acheter les habits affriolants qui mettaient ses formes en valeurs pour mon plus grand plaisir. C'est d'ailleurs chez « mémé » qu'elle me donne rendez-vous pour faire plus ample connaissance. L'affaire est conclu dès le premier rendez-vous. Mémé ne m'a pas gêné . Un regain d'intérêt pour cette ville jaillit en moi, en même temps qu'un volute de plaisir fugace et vorace. Si toutes les filles de St Etienne se ressemblent, mon apprentissage en mécanique va être varié.

Quelques temps après, en revenant d'une escapade amoureuse, je me suis arrêté sur la place de Terrenoire, pour fumer une clope sur un banc. Le temps est très chaud sous les verrières du garage et la fraîcheur du soir finit de combler une fin de journée agréable. J'ai vu de loin un groupe de jeunes s'approcher. Je suis trop bien pour avoir peur. Et puis, je ne suis pas à Vaulx en Velin. Le groupe semble calme. Apparemment, je me suis approprié leurs banc. Je fait mine de me lever et le plus noir de tous m'invite à rester. Il porte une guitare en bandoulière. Je fait la connaissance de Pierre Didier en chantant. Un mètre quatre vingt quinze, et 60 kilos. Quand ces doigts maigres s'affolent sur sa six cordes, j'ai peur qu'il en perde un. Il chante bien. Vraiment. Je me demande pourquoi ,au son de sa voix, un grand attroupement ne se forme pas , avec des milliers de gens qui crient : « encore » ! Personne aux fenêtres des immeubles qui entourent la place, pas même un impressario qui passe en voiture et s'arrête devant ce jeune prodige de la musique. Seules les télévisions par les fenêtres ouvertes répondent. Pierre Didier range sa guitare en m'expliquant que les gens vont bientôt se mètres à gueuler et que le flics vont débarquer. Je pense que les gens sont jaloux et ne supportent pas de laisser entrer chez eux la beauté de sa voix, qui leur jette à la gueule leurs médiocrité. Tous sont sympas, mais Pierre Didier est le seul qui fait honneur à mes souvenirs. Je pense que si ce soir là, ma peur malade c'était emparé de moi, il n'aurait pas agi différemment que les voyous de Vaulx.

Pierre Didier, c'est avant tout une voix et une guitare. Il est sûrement né avec. Sa guitare le suit partout.

C'est lui qui m'a informé du statut de Christelle dans son école. Il l'appelle « la prof ». Je l'ai trouvée jeune pour enseigner. Devant mon air étonné, il éclate de rire. La prof n'enseigne pas l'histoire ni les maths. Elle est plus tournée vers les sciences naturelles, avec un penchant évident pour l'anatomie et les langues vivantes.

Depuis l'âge de quatre ans, mes week-ends et mes vacances, je les passe à la campagne, en Haute-loire. Mes parents, qui n'ont pas tout fait de travers, louent une maison complètement isolée, à des paysans. C'est le retour aux sources ! Une ferme tout au bout d'un chemin de terre, aucun confort, les toilettes se résument à quelques planches disjointes, assemblées rapidement, fabriquées avec les chutes de la charpente, comme si ce lieu était lui-même un excrément de la maison. Pas de douche ni d'eau chaude, ce qui ne m'a jamais bien dérangé. Pas de chauffage. Seul un fourneau avait la charge de faire disparaître, dans une fumée qui nous foutait dehors, l'humidité accumulée par les longs mois d'hiver, ou la maison restait inhabitée. Il y a deux chambres à l'étage et comme à Lyon, nous partageons la même chambre avec mes sœurs. La porte d'entrée donne sur un tout petit hall. A peine assez grand pour y faire tenir deux personnes debout. Sur la gauche, il y a une porte qui donne directement sur l'écurie. C'est là, que les paysans qui louent la maison à mes parents, installent une partie de leurs vaches et vaches. Tout est fait à la main ! La traite et le nettoyage. Il y a un prénom au dessus de chaque place et je ne savais pas, enfant, si il s'agissait d'un pense bête pour les paysans ou si les prénoms étaient destinés à rappeler aux vaches leurs places respectives. J'ai appris plus tard que les vaches ne savaient pas lire. C'est dans cette écurie que mon père a cru bon m'apprendre la magie de la vie en me faisant assister à la naissance de la bayarde, la fille de fleur. Du haut de mes six ans, sous mes yeux effarés, j'ai vu sortir du cul d'une vache, deux pattes, que deux paysans ont attaché avec une corde. Après avoir tiré dessus pendant un moment, sous les beuglements de fleur, un petit veau se débattait au milieu du fumier, léché par sa mère, qui se délectait du manteau gluant qui recouvrait son petit. Quand mon père m'a affirmé que « pour les humains, c'est pareil », j'ai commencé à regarder ma mère d'un autre œil.

J'ai pour ami Bruno. Je le connais depuis que j'ai sept ans. C'est mon AMI. Ensemble, nous avons passé une partie de notre vie, à faire de la mobylette, à draguer les filles, à construire des cabanes très haut dans les arbres et nous saouler. Lui à un grand frère, notre idole, toujours défoncé et maquillé comme KISS. Il a aussi une grande sœur qui traîne avec la mienne.

Bruno, c'est un cas ! Il est complètement différent de moi. C'est un bosseur très doué de ses mains. Chez lui, c'est immense. Une espèce d'ancienne ferme retapée par son père, un maçon que j'ai toujours connu saoul. C'est le père Gus. Il règne chez mon Ami Bruno, un bordel impressionnant. Tout est entassé avec tout. Il y a des paquets de linge de partout, une vaisselle de huit jours, une télé toujours allumée. La première fois que j'y est mis les pieds, je ne savais même pas que cela pouvait exister. Je m'y suis tout de suite senti à l'aise. Bruno parle à sa mère comme je parle à mes sœurs. Il ne parle pas, il hurle. Tout le monde hurle dans sa famille. Je les adore !

Bruno a des chèvres et un bouc. Le bouc c'est le Zef. Prononcer : le d'Zef. Il bouffe n'importe quoi. Une fois, il nous a mangé nos clopes. Bruno l'a assommé d'un coup de point. Depuis, le bouc n'a plus jamais eu l'intelligence d'un bouc. Le coup a du bloquer quelque chose en lui.

Le père de Bruno, c'est, enfin, c'était un remède contre l'alcool. Je voulais ressembler à tout, mais pas à lui. Été comme hiver, il se promenait avec sa casquette et sa mobylette bleu qui usait ses pneus que sur les cotés, vu qu'il ne roulait jamais en ligne droite. La jaquette soudée à sa bouche, un nez crochu, un visage ridé, les yeux vagues et nom de dieu d' mobylette qui ne veut pas démarrer. Le pire était son maillot de bain d'été qui laissait apparaître des attributs plus ridés que son visage.

Pour Bruno, l'alcool c'est normal. Il boit du vin en mangeant et se sert volontiers une gnôle le soir. Il a cette mentalité paysanne qui fait du vin, un ingrédient aussi indispensable que l'eau pour pouvoir vivre. Je n'aime pas le vin. Pire que les poireaux vinaigrettes. Bruno fume depuis l'âge de sept ans. Juste l'été pendant la cueillette des fruits. C'est sa solution pour se protéger des moustiques. Il n'a jamais quitté la Haute Loire et n'a aucune idée de ce qu'est la ville et n'a jamais vu la mer. Un peu comme mes copains arabes de Vaulx, qui eux, n'ont jamais vu la campagne. La comparaison s'arrête là. Je suis un martien pour lui et lui est un vénusien pour moi. Le Gus nous appelle, ma famille, moi et tous les touristes, les doryphores. Comme ces petites bêtes, nous venons l'été, nous envahissons la campagne, nous sommes chaque année plus nombreux, et le froid nous élimine. On nous appelle aussi, les « prend'air » parce que nous prenons l'air.

Bruno est venu passer une semaine chez moi à Lyon. Bruno à Lyon, c'est un peu comme un chat dans l'eau. Il avait perdu de son rayonnement. Non pas qu'il n'était plus lui-même, mais la ville assombrit tout. Quand je sortais dehors avec lui, je voyais bien qu'il n'était pas à sa place. Sa manière de vivre dénotait avec l'artificiel de la ville et de ses gens. Bruno et la ville, c'est deux aimants qui se repoussent.

Mes moments les plus heureux de mon enfance portent le prénom de Bruno. St Just Malmont sonne à mes oreilles comme un éclat de rire.

Même à la campagne, il y a des filles. Fréquemment avec Bruno, nous descendons avec nos mobylettes, en « ville »...St just malmont, 900 habitants à l'époque. J'ai juste un Solex. Bruno lui, a une grosse bécane. Pour ne pas avoir honte, nous déposons le solex dans un champ, 500 mètres avant le village et nous enfourchons à deux sa bécane.

Juste à l'entré de St just, il y a un bar. Des bars, il y en a énormément. Une dizaine. Mais pour les jeunes ados, il n'y en a qu'un ! C'est chez « chomat », un bar, deux flippers, un baby et la fille de la patronne, la Dodo. Elle a réussi à me détourner de mon ami pendant deux longues semaines. Que de temps perdu ! Mais bon, bien éveillé la fille et bien au courant pour ce qui concerne les aiguillages, les gares, les wagons de queue et les entrées de tunnels.

Un autre avantage, j'avais les faveurs de la fille et je ne payait plus mes bières.

Je suis quand même tombé amoureux d'elle ! Mais ma tête n'était pas encore entré complètement dans ce monde d'adulte, 14 ans est un age ou les cris d'enfants ne se sont pas tout à fait éteints.

Je suis un garçons. Et dans l'esprit de mes parents, un garçon est plus libre qu'une fille. Il a plus de droit, peu sortir plus tôt et avoir des conquêtes féminines. Un homme bois aussi ! A 15 ans, j'ai l'autorisation de sortir le soir et de rentré à minuit. Je peux fumer devant mon père et boire de la bière librement. C'est au travers de la bière et l'alcool qu'une communication va commencé à s'établir avec mon père. Je rentre de mes soirées avec Bruno complètement bourré. Mon père me fait un peu de moral quand je me réveille à midi avec une gueule qui trahis le déroulement de ma soirée. Ensuite, il me propose de boire l'apéro, en rigolant, mais je vois bien dans ses yeux que si je dis oui, ça lui ferra une bonne excuse pour en boire un autre. Bruno arrive en principe peu de temps après mon lever. Je me suis souvent demandé si il n'avait pas installé de camera dans ma chambre. Mon père aime bien Bruno. Quand Bruno entre dans la cuisine, l'ambiance se transforme. Il parle à mes parents comme au sien. Il tutoie mon père et ma mère et n'a aucun « savoir vivre ». Il peut traité mon père de « con » et lui dire « merde » sans que ce dernier ne bronche. Ca le fait même rire. Une seule fois, sous le coup d'une colère immense, j'ai dis « con » à mon père. Je crois bien que j'en ai pissé dans mes frocs. Chez moi, même « godasse » doit être bannit de notre bouche. J'ai expliqué à Bruno deux trois bricoles, pour ne pas choquer ma mère. Dans son cas, le « savoir vivre » ce transforme en « savoir mentir » tant son naturel déborde de son être.

Il est, pour lui, aussi naturel de se saouler les samedis soir que de travailler la semaine. Il n'attend pas avec impatience nos soirs de beuveries. Il est ado, il fait la bringue, c'est tout. Dans sa tête, la consommation d'alcool est logique et chez moi elle est déjà nécessaire. Je me souviens que le pétard ne lui a pas provoqué la moindre ivresse. Il y a chez moi, un besoin évident de m'évader, un mal être et un manque que je ne retrouve pas chez lui. Il peut, quand il veut, ne boire que deux bières, moi non.

Une des sortie les plus marquantes c'est déroulé dans un autre village, à quelques kilomètre de st just.

St Didier. Je suis en Solex et Bruno en EV. C'est le nom de sa bécane : une EV. Son truc favori, c'est de me laisser prendre de l'avance et de me doubler à fond pour me faire râler. Nous emmenons sur sa EV, une immense chaîne destinée à attacher nos bécanes, pour ne pas se les faire piquer. C'est la chaîne qui sers à attacher le d'Zef. Elle a traîné dans la merde du bouc pendant des mois. Il l'a tiens entre ses jambes sur la selle de sa EV. Pour draguer avec Bruno, c'est râpé! De toute façon je m'en fou, je vais à st Didier pour la méga bringue de la « mangeoire ». C'est un bar, et exceptionnellement, c'est Danielle qui tiens le bar, la sœur de Bruno. Elle le tiens avec celui qui deviendra son mari : Le cow-boy.

Tout leurs copains sont invités. Tous des motards ! Nous allons être les plus jeunes !

Nous garons la EV à coté des motos ! La classe ! Le solex tiens compagnie aux vaches pas très loin de là. Le bar est déjà plein et nous entrons fièrement, casques à la main, avec Bruno qui pue le bouc ! Aujourd'hui, tout est gratuit. Le cowb a préparé une soupe au chou qui va crépir, à plusieurs endroits, les murs du bars. Les pétards défile de manières ininterrompu. La musique ne parvient pas à couvrir le ramdam de voix, de rires et de cris qui règne en ces lieux. Nous somme un peu les chouchous du bar et les motardes nous gâtes particulièrement. A une heure avancée de la nuit, beaucoup de motards sont affalés sur les tables et d'autres dansent dessus. J'ai évolué dans le choix de mon métier. Je veux faire « drogué » et « motard » ... mais pas dans la police.

Avec Bruno nous décidons de rentré. Je crois que nous avons notre dose. Retour à la bécane et éclats de rires. Plus de clefs ! Nous retournons dans le bar pour les cherchées et après une heure et 5 bières de plus, nous nous dirigeons vers le solex pour allé chercher une scie à métaux chez Bruno. Le solex n'a pas de phare, ces derniers étant éliminés pour gagner deux trois kilomètre heure ! un solex, ça ne va pas vite, mais à deux dessus, on passe son temps à pédaler. Nous partageons les rôle. Bruno se concentre sur la route et moi, sur le porte bagage, je pédale! Nous revenons finalement avec la scie à métaux, pour couper une chaîne en acier trempée, qui n'a en fait jamais eu de cadenas pour là verrouiller. Le temps pour Bruno de comprendre son erreur, je m'endors sur le parking. Réveille en catastrophe, il pleut, Bruno est venu à bout de ses douze mètres de chaînes, il faut repartir. Le solex n'a pas supporter le voyage à deux et ne veut plus démarrer. Nous arrivons finalement chez moi, Bruno m'a tracté avec la chaîne du d'Zef et sa EV.

La lumière de la chambre de mes parents est allumé. La correction que j'ai reçus était à l'image de la soirée que je venait de passé : inoubliable !

Je passe toute la semaine à attendre avec impatience le week-end pour voir Bruno et faire la bringue. Mon oncle se charge de m'apprendre le métier à la dur. Levé tôt le matin et couché épuisé tard le soir. Tout ce que j'aime dans le travail, c'est les week-end et les vacances. Ha...les vacances ! Quand elles arrivent, elles donnent l'impression qu'elles vont être infinies. Terminé le boulot. On oublie l'enfer. Pendant un long mois. Une semaine avant, c'est l'ébullition, tout semble beau, même la mécanique me fait sourire. Ne plus rien faire ! Heureux ! A chaque vacance, ça ne rate pas !

Je me retrouve un mois après en bleu travail en me demandant ce que je fous là. Les vacances, c'est foutre des dépressions aux ouvriers. On leur fait goûter le paradis une fois par an pour les faire patienter jusqu'à la retraite. Les vacances, c'est comme le travail, ça ne devrait pas exister !

L'alcool me laisse tranquille la semaine. Mon oncle boit du vin en mangeant et je ne trouve aucun intérêt à boire avec lui.

Les hivers sont interminables. Il y a peu de travail et le garage n'est pas chauffé. Les portes coulissantes toujours ouvertes, mon épaisseur de pull fait croire en moi à un homme musclé. Je ne le crie pas sur les toits, mais je mets des caleçons longs et un maillot de corps dammar. Malgré toutes ces couches de vêtements, le froid me tenaille quand même. Mon oncle s'enferme dans son petit bureau chauffé avec un radiateur électrique.

Les week-end d'hiver, je rentre à Lyon en car. A Lyon, je n'ai plus un copain et je passe mes jours de repos à regarder la télé, en surveillant souvent la trotteuse de la pendule, pour essayer de trouver le temps plus long. Je mets ma vie entre parenthèses, avec ma fumée de pétard, pour ne plus penser aux longs mois d'enfer qui m'attendent. Ma grande sœur n'est plus là. Elle c'est amourachée d'un mec complètement timbré. Sa seule qualité est qu'il sait jouer aux échecs. (Le marché aux puces)

J'ai l'impression que tout a changé. Il n'y a plus la même ambiance. Tout est ennuyeux. Peut-être mon oncle a-t-il réussi. Il a fait de moi un homme. Une partie de moi est morte à Vaulx en Velin. Je me retrouve sur les lieux de mon enfance que je ne reconnais pas. Tout ce qui est à moi a pris une autre dimension. Il y a maintenant un avant et un après. Je suis passé de l'autre côté de la vie sans m'en rendre compte, au milieu des odeurs d'essences, d'huile et de cambouis. Je suis devenu un homme au milieu de la crasse. Je suis vraiment malheureux.

Je me suis rapproché de Martine avec laquelle j'ai un peu plus parlé. Pendant toute son enfance, elle a eu le rôle de l'enfant de milieu. Patou avait les avantages des grands, j'avais la place privilégiée du petit dernier. Elle était sans cesse en train de pleurer pour appeler l'affection de mes parents. Ces derniers ne l'oubliaient pas, mais la stratégie qu'elle avait mise en œuvre pour attirer leurs faveurs, la faisait passer pour la chienne de la famille. Mes parents l'avaient surnommée « kinarelle ». Martine et moi, on s'est aimé autant que détesté. En une journée, nous étions capables de jouer ensemble aux papas et à la maman pendant une heure, suivi d'une scène de ménage, finissant par des violences conjugales. Le divorce ne durait pas très longtemps. Nous enchaînions souvent par un jeu plus neutre ou les sentiments s'éclipsaient au profit de relations beaucoup plus professionnelles, en jouant au docteur par exemple. Patou ne rentrait pas dans nos jeux. Elle tenait la place de l'aînée et ne s'abaissait que très rarement à des jeux puérils. Elle aimait plus ceux de sociétés, ou elle pouvait asseoir sa suprématie en édictant ses règles et en trichant allègrement. Les jeux entre nous finissaient toujours très mal. Nous étions très complices avec Patou et nous savions comment faire démarrer la kinarelle au quart de tour.

Martine a toujours été studieuse et bonne élève. Je crois qu'elle aimait l'école. C'est encore une chose qui l'a mis à part de Patou et moi. Notre « cancrierie » nous rapprochait un peu plus. Martine, c'est la première à avoir eu un amoureux déclaré. Elle a rencontré Jean-Christophe à 6 ans. Toujours ensemble. Mes parents étaient au courant, toute l'école le savait et toute la ville s'en doutait. C'était le « fayot » de l'école, le fils du directeur. Jusqu'au CM2, ils se sont aimés. Je pensais que c'était pour la vie. Le collège les a séparés. C'est grâce à ça que j'ai pris conscience que l'amour pouvait s'arrêter.

Je dormais près de la fenêtre. Ma sœur Patou avait son lit situé perpendiculairement aux miens. J'avais en quelque sorte ses pieds vers ma tête. Martine avait son lit dans le prolongement de celui de ma sœur. Nous partagions une armoire pour ranger nos vêtements. L'armoire était munie d'un miroir en son milieu, témoins des premiers pas de danse des mes sœurs et maculé des explosions de centaines de boutons d'acné percés. J'ai souvent pensé passer de l'autre côté. J'essayais régulièrement de prendre par surprise mon reflet pour voir ce qu'il faisait quand je n'étais pas là. Je me suis souvent demandé qui était le reflet. Dans la salle de bain j'ai mis au point une tactique avec les portes de l'armoire de toilette. Je colle ma tête contre le miroir de la porte du milieu, j'ouvre les deux autres portes et je les plaques sur le derrière de ma tête. Dans cette position, je peux voir des dizaines de Fred. Si je reste assez longtemps, j'ai l'impression de me perdre dans un labyrinthe de visage.

Cet ebook de Biographie est gratuit.

[Faites un commentaire qui sera envoyé à l'auteur, Cliquez ici](#)